

**UNE PLUIE DE
FRAMBOISES**

Martie Glutton

Une pluie de framboises

Thriller



© 2019 Éditions Plumes de Marmotte

Éditeur : Plumes de Marmotte

30 rue du Premier Septembre, 76340 Guerville, France

Couverture : Aloïsia Nidhead

Tous droits réservés.

Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les - copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Première impression : Mars 2020, Norderstedt, Allemagne

ISBN : 978-2-9557468-9-9

Dépôt légal : Décembre 2019

www.plumesdemarmotte.com

*À maman, papa,
Camille et Julie*

CHAPITRE 1

Atchoum !

— Atchoum !

— Mets ta main devant ton nez et ta bouche quand tu éternues.

— Quoi ?

— Mets ta main devant...

— A... A... Atchoum !

Je me pétrifie sur ma chaise, car William vient d'éternuer sur ma figure. Sur mon visage des morceaux de — je ne préfère pas détailler ça — me donnent des frissons. Il me faut un mouchoir et vite.

— Putain Will' ! J'ai de la morve plein les cheveux !

— Oh ! Désolé. J'ai pas fait exprès, s'excuse-t-il comme un enfant. Tiens mon mouchoir, chuchote-t-il.

Il me tend un morceau de chiffon usagé — qui se sert encore de chiffons — qu'il utilise depuis quelques jours déjà. Je retiens la colère qui monte en moi, comme je le fais à chaque fois, et je cherche un mouchoir en papier dans mon sac. Nos camarades de classe — nous sommes onze en tout dans cette promo 2016 — nous regardent et lorsque je m'en rends compte, je rougis. J'essaye de m'essuyer le visage le plus discrètement possible, mais les gloussements de Georgette et

Lilas certainement audibles jusque dans la salle d'à côté me montrent qu'il est déjà trop tard. De l'agacement se lit sur le visage du prof sans qu'il intervienne pour autant.

L'étudiant à mes côtés s'appelle William, ou Will' comme j'aime le surnommer. Un boulet qui s'est présenté, le jour de la rentrée à la fac, comme ayant vingt-et-un ans. Je lui avais répondu que moi j'en avais vingt-deux. Sauf qu'en y repensant, il a dû se tromper. Je fais mes vingt-deux ans, mais lui en fait cinq. Je me traîne un boulet de cinq ans depuis huit mois maintenant.

Dans la classe où j'ai atterri, ils se connaissent tous depuis la licence. Je suis arrivée dans cette première année de master de géologie comme une bête de foire, épiée de toutes parts par mes camarades, sauf par Will ». Je me demande encore aujourd'hui s'il est conscient que je n'ai jamais réalisé ma licence avec eux. Parce que le « Salut, comment ça va depuis l'année dernière ? » le signifiait clairement. Je n'ai pas voulu paraître froide dès le début alors j'ai répondu « Euh... Bien », puis il s'est assis à mes côtés après notre entrée dans la salle. Plus tard, j'ai compris qu'il était un peu, voire énormément, le rebut de la promo. Pour plusieurs critères d'après les sous-entendus de conversations que j'ai eus en début d'année avec les Autres. Lilas le déteste parce qu'il est le premier de la classe depuis toujours et elle la deuxième. Elle estime qu'il ne fournit pas assez d'efforts pour se permettre de terminer premier et que son état mental laisse à désirer. Georgette, la bombe atomique avec ses cheveux auburn bouclés, qu'elle lisse parce que les filles aux cheveux bouclés préfèrent les avoir lisses, lui avait proposé de prendre un verre avec elle et il lui avait répondu : « À quoi cela me servirait de prendre un verre en ta compagnie ? J'en ai assez à la maison. » Cela peut paraître extrêmement bizarre aux premiers abords comme réponse, et j'aurais tué — oui, tué — pour voir la réaction de Georgette quand il lui a dit ça. Mais quand on connaît William, cette réponse est

logique, même on peut dire que s'il avait compris ce que Georgette voulait dire, les poules auraient des dents aujourd'hui. Il m'a expliqué qu'elle était repartie choquée par sa réponse sans qu'il comprenne pourquoi. Je me souviens avoir ri. Georgette pense qu'il s'est foutu d'elle, cependant il est certain à 100 % qu'il n'en est rien.

Tout cela a fait réagir les garçons qui ont vu un adversaire potentiel en lui qu'ils n'imaginaient pas. Cela s'est confirmé lorsqu'une liste — je n'aime pas les listes parce qu'elles cloisonnent les personnes sans qu'on les connaisse réellement — a circulé entre les mains des Autres. Les filles avaient procédé à un classement des plus beaux mecs de la classe. Personnellement, j'aurais mis hommes parce que je n'aime pas le mot mec, mais il s'agissait du titre de la liste souligné quatre fois. Il terminait en première position. Il faut le dire, William a un charme fou. Ce que j'aime par-dessus tout, c'est sa fossette sur sa joue gauche, absente sur la droite, ses cheveux en broussailles et ses lèvres fines. Le vert de ses yeux, parsemés de touche de bleu azur, vient parachever ce visage. Niveau stature, ses muscles se dessinent, même s'il ne les cultive pas. Il ne sait pas draguer, il ne sait même pas quand on le drague. Il est, en toute simplicité, beau. Donc Paul, le deuxième sur la liste, lui en veut, tout comme Léo pour une raison plus proche du fait que certaines ont cafté que Sophie, sa copine, avait mis William elle aussi en première position. Je peux comprendre son énervement, mais il aurait dû se retourner contre Sophie, pas contre William. Bref, passons. Yann et Guillaume, en couple depuis quatre ans déjà, semblent le rejeter pour une raison en lien avec leur homosexualité, j'ignore précisément laquelle. Et pour finir, les filles m'en veulent parce que je me suis approprié Will ». Il y a par conséquent deux groupes dans la promo, William et moi contre les Autres.

Je continue d'enlever les morceaux gluants dans mes cheveux en essayant de me retenir de ne pas balancer ma trousse

à cette godiche de Georgette.

— Je crois que je suis enrhumé, Manon. Plus qu'hier.

— Tu crois ?

Je soupire.

— Mouche-toi !

— Tu sais que j'y arrive pas.

— C'est parce que tu ne souffles pas assez fort.

— Mademoiselle De L'air et monsieur Froidestin, si le cours ne vous intéresse pas vous n'êtes pas obligés de venir le perturber.

— Veuillez nous excuser.

Mes joues s'empourprent. Voilà, se faire encore remarquer et subir les rires silencieux des Autres.

— Manon, je n'ai plus de place sur mon mouchoir.

Oh, mon Dieu, c'est dégueulasse !

Je prends une feuille de mon bloc-notes et écris à la va-vite :

— Prends un mouchoir en papier !

— Je n'en ai pas, écrit-il à la suite.

Je sors mon paquet et lui mets sur son bloc-notes dont les pages restent irrémédiablement blanches. Elles le resteront jusqu'à la fin de l'année parce que depuis le début, il ne s'en est pas servi. Dans sa certaine débilité — moi j'ai le droit de le dire comme ça et Will' le sait parce que je lui dis sans cesse —, il retient tout en écoutant. Un petit magnétoscope enregistre quand même les cours au cas où il veut se les repasser, et il l'utilise de temps en temps pour se remémorer des choses déjà mémorisées. J'admire cette capacité si utile qu'il se garde

bien de dévoiler à tout le monde. Il ne m'en parle guère à moi aussi. C'est juste qu'à un certain moment, il a fallu pour lui m'expliquer comment il réussit aussi bien ses études en ne prenant aucune note. Il m'avait alors dit :

— *J'ai un truc pas normal dans mon cerveau qui fait que je retiens sans difficulté. C'est chiant.*

Je lui avais demandé pourquoi, mais l'absence de réponse de sa part m'avait conduite à ne pas aller plus loin dans mes interrogations. Moi, ma mémoire me fait défaut et j'aurais bien aimé avoir cette faculté qui m'aurait permis de supprimer les heures interminables de révision. Ça a toujours été ma plus grande frustration concernant les études : passer du temps à ingurgiter des trucs que l'on ressort une fois pour les examens et que l'on ne réutilise plus, parce que certes la voie dans laquelle on est, nous permet de nous orienter vers un métier que l'on souhaite, mais il y a tellement de choses qui ne nous servent pas. Comme la biologie moléculaire, je m'en bats les steaks.

*

Le bruit des sandwiches dévorés à toute hâte, la plupart achetés à la boulangerie près de la fac, emplit la pièce. L'ensemble de la promo mange dans la salle où le prochain cours aura lieu. Il nous reste vingt minutes avant qu'il ne commence. Agglutinés, les Autres s'adonnent à leur passe-temps favori, gueuler à tort et à travers, ce qui a le don de m'agacer.

Ils ne peuvent pas se parler normalement.

— Eh ! Putain, c'est mon sandwich jambon-cacahouète ! hurle Guillaume à l'intention de Yann qui mâche la bouche ouverte. Voilà en une bouchée tu m'en as mangé un tiers !

J'ai comme le sentiment d'être retournée au collège tant l'ambiance me paraît enfantine, comme si en face de moi, des gamins s'amuse avec un rien, s'engueulent pour des

brouilles ou s'esclaffent pour des situations qui ne sont plus drôles pour des personnes de nos âges. Une certaine nostalgie me gagne en repensant au temps qui nous fait vieillir et qui supprime les possibilités que nous avons en étant plus jeunes. Ce sentiment soudain s'estompe rapidement.

— Allez ! J'avais envie de goûter à cette nouveauté... C'est vachement bon !

— Mouais... T'avais qu'à te prendre celui-là.

Je prends ma bouteille d'eau, que j'ouvre, et remarque les traits durs de William. Une chose le chiffonne et je le vois dans ses traits. Mais que pourrais-je interpréter de mon observation si ce n'est qu'il ne paraît pas si bien en ce moment même ? Rien. Parce que j'aurais beau dire *ça va*, il n'y aura rien de plus qu'une phrase bateau qui sortira de sa bouche. Un mur fait de mots simples et identiques. Sauf que je ne peux m'empêcher de lui demander.

— Ça va ?

— Oui, oui, répond-il, troublé. Je suis dans mes pensées.

Je lui souris et ne peux reprendre que mon observation. Georgette hausse les yeux tout en buvant son soda à la paille. Elle a le chic pour paraître bourgeoise à tous les instants. À ses côtés, Maéva, une fille enrobée, s'empiffre d'une salade de pâtes préparée maison. Prenant à peine le temps de mâcher, elle déglutit et enfourne une nouvelle cuillerée dans sa bouche. Cela doit être parce qu'il lui reste son sandwich au jambon, celui au fromage et sa part de tarte à la crème à engloutir avant que le cours ne commence.

— Putain, Maéva ! Tu m'en as foutu partout ! s'énerve Georgette. Regarde ma jupe !

— Chai pas de ma fauche, dit-elle la bouche pleine.

Elle avale et s'explique avant qu'elle ne lui mette la tête dans sa salade.

— Lilas vient de me donner un coup de coude ! Ne t'énerve pas comme ça !

Lilas se contrefout de l'accrochage et continue de se goinfrer de fraises Tagada, son repas pour ce midi.

— Attends, j'ai une raison de m'énerver ! Tu veux que je te dise le prix de ma jupe ?

— Georgette, lui intime Paul. Arrête de...

— ... Quoi ?

— Non laisse tomber ! lève-t-il les mains en signe de capitulation rapide. Je ne veux pas que ta foudre retombe sur moi.

Tout le monde regarde Paul et les Autres paraissent se marquer. Il a toujours eu des vues sur elle, mais personne ne sait s'il en est amoureux ou s'il veut simplement l'emmener une fois dans son lit. Je m'en fiche pas mal et, de plus, Georgette semble s'amuser de la situation. Il faut dire que musculairement parlant, Paul n'est pas en reste, s'adonnant au sport à ses heures perdues après quelques parties de jeu en ligne.

— Je crois que le dessous de mon sandwich est trop cramé, lance William.

Léo et Sophie, légèrement décalés par rapport au groupe, s'adonnent à des murmures inaudibles tout en lançant des regards pleins de mesquinerie à Yann qui leur répond en souriant. Sophie s'empresse de prendre le téléphone de Léo et d'envoyer un message qui conduit Yann à rire à gorge déployée. Elle remonte ses lunettes rose flashy.

— Non ! Inutile d'insister ! hurle Yann.

— Tr... Tr... Très bi... Bien, bégaye Léo, un handicap survenu après une opération de la gorge.

— Manon... Manon...

Tout en essuyant sa jupe avec une serviette en papier, Georgette crache au visage de Maéva le prix de son vêtement. Il semble que la goinfre n'en a que faire au vu de son gloutonnement incessant. Je ne parviens pas à me faire à l'idée que ce groupe soudé est réussi à survivre à plus de trois ans de fac avec des caractères aussi différents. Dans son coin, Stéphanie grignote son sandwich telle une souris. La situation entre Georgette et Maéva la rend joviale, mais elle change d'expression lorsqu'elle s'aperçoit que je la fixe.

— Manon... Manon...

— Quoi ?

Mon ton est sec, mais il faut dire que j'ausculte avec attention les Autres.

— Le dessous de mon sandwich est cramé.

— Et ?

— Est-ce que je dois le manger ? Cela ne risque pas d'être désagréable en bouche.

— Ça dépend de tes goûts. Mais si tu ne manges pas, tu vas avoir faim.

— J'aime pas le cramé des viandes, mais du pain... Je sais pas, on le prend blanc à la maison.

— Du cramé c'est du cramé, William !

— Tu es certaine ?

— Oui.

Je soupire et ma serviette en papier se soulève légèrement.

— Bon alors je vais enlever le bas et manger mon sandwich comme une tartine, sourit-il.

Il est irrécupérable. Il fait son remue-ménage alimentaire et cette impression de tristesse ou de déambulations dans un nœud de pensées, qu'il dégageait auparavant, semble s'être évaporée. Comme si à l'intérieur de lui, quelque chose de lunaire appuyait sur des boutons pour choisir si Will' allait être joyeux, triste ou encore placide. Est-ce que mon inquiétude était abusive ? Je le vois enfourner son sandwich nettoyé de ce cramé et une joie incommensurable dessine son visage. Il inspire bruyamment et se retient d'émettre un gargarisme de satisfaction. Je me suis inquiétée pour rien.

*

L'attente interminable avant de pouvoir entrer dans l'amphithéâtre me sape le moral si bien que je n'ai qu'une envie, c'est de rentrer chez moi, m'effondrer sur mon canapé-lit et regarder un film en passant à la supérette du coin pour me prendre un sandwich sous vide. Je me demande bien ce que je fous ici parfois. Comme si cette orientation n'était en fait que mon incapacité à choisir la voie qui me correspond le mieux. Je déteste les pierres, je ne comprends rien à la subduction, je m'ennuie lorsque je suis en T.P. à dessiner encore et encore les mêmes roches, goûter si celle-ci a un côté salin plus amer que l'autre. J'ai l'impression que ce que je suis en train de faire, c'est de me flageller par le simple fait d'ingurgiter des tonnes de notions qui ne me serviront à rien. William me sort de ma réflexion.

— Je vais aux toilettes.

Je le regarde s'éloigner tout en faisant glisser ses pieds sur le sol. Il ralentit un peu et jette un œil à Maéva qui relève la tête et la hoche subrepticement. Elle le laisse partir, puis se lève à son tour et va dans sa direction. Je ne devrais pas trouver étrange cette situation, parce qu'elle peut être sujette à toutes sortes d'interprétations banales, mais le tout m'intrigue parce que William et un Autre ont créé un contact.

Gourmande de potins et rumeurs en tout genre, même concernant William sauf que je porte une extrême prudence à ce qu'on me dit sur lui, je me lance à leur poursuite, subtilement.

Dans un recoin, proche des toilettes, ils sont là et discutent. Le va et viens permanent dans le hall de l'amphithéâtre rend sourd l'environnement si bien que je ne capte pratiquement rien de la conversation. Par contre, je remarque les visages graves, tendus. Soudain, Will' se tend et murmure à l'oreille de Maéva. Elle sursaute et cache la déformation de sa bouche grande ouverte en mettant une main devant. Est-ce que quelque chose de grave se trame en rapport avec le comportement de William pendant la pause déjeuner ? Plusieurs comportements me choquent. Celui de Maéva, les murmures et surtout, William n'a jamais, une seule fois, discuté avec un Autre en tête à tête, s'évertuant à rester le plus loin d'eux. Je m'accroche aux lèvres de William et parviens à y lire avec certitude *Ne dis rien*, englobé dans un gloubiboulga d'autres mots indéchiffrables. Puis, Maéva se retourne et je m'aplatis sur le mur. Je sors mon téléphone et pianote dessus. Je prie pour qu'elle ne m'ait pas vue, mais, elle arrête de marcher et me fixe. Le dédain qui la caractérise si bien a laissé place à une terreur qui déforme son visage. Prête à pleurer, elle ne dit rien et reprend sa route pour s'asseoir à la même place. Les Autres ne font pas attention à elle. Pourquoi est-elle si terrifiée ? Qu'a pu bien lui dire William ? Je n'ai plus de doutes. Quelque chose se trame.

*

L'excitation perceptible dans la salle indique qu'il va bientôt être dix-huit heures, la fin des cours. Le prof accorde à la classe les dernières minutes et tout en rangeant mes affaires, j'entraperçois Lilas et Georgette s'avancer et se poster devant nous, attendant patiemment que l'on veuille les prendre en considération. Le coup d'œil de ma part dans leur direction

constitue un signal pour ces deux greluches.

— Comme William ne regarde pas les notifications sur son Facebook et que tu n’as pas répondu à la conversation sur le groupe, on voulait savoir si demain vous étiez O.K. pour la sortie en ville, histoire de discuter tous ensemble autour d’un verre, demande sèchement Georgette.

— Discuter de quoi ?

Elle m’agace avec les passages incessants de ses mains dans ses cheveux, accompagnée de son toutou acquiesçant la moindre de ses paroles. Elle ne l’apprécie guère, je le sais. Mais par intérêt, elle l’a acceptée comme meilleure amie.

— De tout et de rien.

— Tu en dis quoi William — je ne l’appelle jamais Will’ devant les Autres — ?

— Mon nez est ultra bouché, souffle-t-il.

— Il ne sait pas ! Promis, je vous dis ça avant que cette virée ne commence.

— Il n’a pas répondu à la question, là.

— Si, mais à sa manière.

Des sourcils d’agacement se dessinent sur leur visage, une expression qui m’insupporte au plus haut point parce qu’elles sont tellement coincées dans une bulle de *Je veux paraître parfaite* qu’elles ne cherchent pas à comprendre les personnes qui les entourent. Je sens que la colère monte, bouillonne en moi. Will’ le ressent, comme il sait si bien ressentir les choses, mieux que moi en tout cas. Il m’attrape l’épaule et dit :

— J’ai faim ! Tu n’veux pas que l’on passe à la boulangerie.

On s’enfuit donc.

Certes, il est bientôt dix-neuf heures, trente minutes avant

le dîner chez lui, et William vient de s'engouffrer deux pains au chocolat. Il m'a sortie d'une situation qui aurait pu se terminer en engueulades, mais son ventre a aussi une grande part de responsabilités là-dedans. Son estomac, il l'écoute comme le messie.

Nous arrivons chez lui, une maison de plain-pied aux volets verts pétants dont le jardin est séparé de ceux des voisins par un grillage dévoré par les thuyas. Dans la cour, les mauvaises herbes, recouvrant progressivement les cailloux, agacent sa mère. Sauf que ses problèmes de dos l'empêchent de se baisser et de désherber. William doit le faire depuis quelques mois déjà, néanmoins, rien pour lui n'indique qu'il faut agir immédiatement. Il estime et ce sont ses mots *qu'a priori, aucune étude n'a montré que les plantes ne pouvaient pas souffrir lorsqu'on les arrache* alors il a décidé de ne pas prendre le risque de leur faire du mal. Une autre personne que William m'aurait dit cela, je l'aurais mis sur le compte de la flemme, mais il a dans sa tête des trucs qui s'amoncellent et des questionnements tels que : « *est-ce que les plantes souffrent ?* », bien réels qui me font comprendre ses actions, ou inactions dans ce cas-là. Il laisse donc pousser. Une Twingo patiente devant le garage fermé, sale. À peine mes pieds sentent les bosses et les creux de la cour que Pomme, le chien de la famille, me saute aux jambes. Je le gratouille derrière ses oreilles pendantes, comme il aime, avant de suivre Will' jusque dans la maison.

— Boa noite, Maman !

— Bonsoir, Isabelle.

— Bonsoir, mon chéri ! Bonsoir, Manon ! Comme s'est passée votre journée ?

Sa mère, Isabelle, une femme filiforme éprouve chaque jour une grande joie de revoir son fils, une exaltation qui peut paraître excessive au premier abord. Mais depuis la mort de

son mari dans un accident de voiture lorsqu'il rentrait de son travail, elle s'exprime d'une manière démesurée. Cette joie, j'ai eu une certaine difficulté à l'accepter lorsque celle-ci en a dégagé autant pour son fils que pour moi. Toujours dans la cuisine lorsque l'on rentre, elle n'a plus accepté une semaine après ma venue dans le master que je mange seule chez moi dans mon *minuscule bouiboui*, comme elle aime l'appeler. J'ai d'ailleurs quelques vêtements de rechange chez William, ainsi qu'une trousse de cosmétiques et autres produits de beauté. C'est comme une deuxième famille pendant ces quelques années d'études, la mienne habitant à plus de cinq cents kilomètres d'ici. Une deuxième famille que je n'oublierai jamais, même si un jour je prenais mon envol et je m'éloignais de William et d'Isabelle, comme je l'ai fait avec ma propre famille. Ce que mes parents ne comprennent pas. Ils auraient aimé que je reste avec eux, faire des études dans le patelin du coin, c'est-à-dire marketing dans l'alimentaire, mais j'avais ce besoin de prendre l'air et surtout, je ne voulais pas faire marketing. Ils ne s'en rendent pas compte, mais ils sont constamment derrière mon dos à vouloir savoir où je vais, qui je rencontre, ce que je fais. C'est lourd. Par conséquent, j'ai coupé court à ces investigations et je me suis éloignée. J'ai souffert au début du manque de moyen, car j'ai dû me débrouiller seule. J'ai regretté parfois le choix que j'ai fait, mais maintenant je ne souhaiterais plus revenir en arrière. Ma vie, celle que j'ai choisie, me convient parfaitement. Certaines personnes diraient qu'elle m'a forgée.

— Bien. Je suis plus enrhumé que ce matin et j'ai éternué sur Manon. Tu veux prendre une douche ? me demande-t-il.

— Oui, je vais me laver les cheveux.

— O.K. Je patienterai dans la chambre. Tu feras gaffe, me conseille Will ».

— Pas de soucis.

Mes cheveux propres, je rejoins Will' dans sa chambre en ouvrant doucement la porte. Comme toujours les plusieurs centaines de photographies : des individus qu'il ne connaît pas, des paysages, des monuments ou encore des animaux, accrochées au mur, font qu'une sensation étrange me paralyse. Tout se mélange avec perfection dans un patchwork photographique. Sur son bureau, un empilement d'une dizaine de livres, qu'il dévorera en un mois, attend patiemment. Et dans un coin, la cage de ses rattes représente un meuble à elle toute seule. Une fois assise sur son lit, Grenade, la plus vieille de ses femelles, me monte sur les épaules, coinçant ses griffes dans les mailles de mon pull léger. Il arrive que des traces restent sur mon bras, mais je n'en ai rien à faire, parce que j'ai le droit à mon bisou, sa petite langue venant licher ma lèvre inférieure. Puis, elle redescend pour venir se caler dans les plis du vêtement de William, au même endroit d'où elle vient. Je le sais que ce baiser — si je peux appeler ça comme ça — vient du profond de son petit cœur. Un besoin vital pour elle. Je n'ai jamais compris pourquoi elle a ce petit rituel. Mais il me plaît. Recevoir une attention, si petite soit-elle, d'un être aussi petit soit-il, cela fait du bien. De leur côté, Kiwi, Amande et Café vagabondent dans les multitudes de meubles labyrinthes, tuyaux et fils suspendus, tout cela très sécurisé. J'ai vu Amande passer, s'arrêtant pour sonder la pièce en bougeant ses petites moustaches. Elle repart immédiatement, signe que son maître est en sécurité, profitant de sa sortie pour explorer encore et encore.

Dans les mains de Will' se trouve une boîte de cinq centimètres de long et de dix de large.

— Qu'est-ce que tu leur prépares ?

— Grenade t'aime beaucoup. Elle attend bien cinq minutes avant de s'endormir dans mes vêtements. Tu dégages de bonnes ondes.

Will, parfois, ne répond pas avec clarté aux questions. Ça peut être dû à sa timidité ou il se fiche bien de donner plus de précisions. Je m'en moque parce que ces réponses, qui ne répondent pas à mes questions, demeurent toujours plus passionnantes que ce que je souhaiterais qu'il me réponde. Alors quand j'ose dire qu'il est un boulet débile de cinq ans, ce que je veux dire c'est qu'il est mon boulet débile de cinq ans.